

« La naissance de Socrate se situe dans la quatrième année de la 77^e olympiade (469 av. J.-C.); son père Sophronicos était sculpteur, sa mère Phénarète était sage-femme (...). Socrate est mort ol. 95,1 (399-400 av. J.-C.) étant âgé de 69 ans; une olympiade après la fin de la guerre du Péloponnèse, 29 ans après la mort de Périclès et 44 ans avant la naissance d'Alexandre. »

Un livre sur Socrate qui prétendrait présenter, pour reprendre les termes de Kierkegaard ¹, une conception réelle, voire nécessaire, de Socrate devrait s'en tenir à ces brèves « données » biographiques. Je les emprunte aux *Leçons sur l'histoire de la philosophie* de Hegel ². Lui-même les a reçues de Diogène Laërce ³ qui livre ces informations d'après les documents d'archives conservés au temple du *Métron* à Athènes. De Socrate, ce sont là les seuls « restes » historiques.

Mais, en citant Hegel, j'ai déjà, en fait, outrepassé l'histoire, transfiguré ces restes. Je suis entrée dans l'interprétation, dans la figuration ou fiction de Socrate, dans un roman socratique parmi d'autres. Malgré son apparence d'objectivité, celle d'être une pure et simple exhibition factuelle, cette présentation de la mort de Socrate située par rapport à celle de Périclès et par rapport à la date de naissance d'Alexandre, et uniquement par rapport à elles, n'est en rien « innocente ». Elle relève déjà d'un type de lecture déterminée;

1. S. Kierkegaard, *Le Concept d'ironie constamment rapporté à Socrate* (Éditions de l'Orante). La première partie de cet ouvrage contient trois chapitres dont les titres miment ironiquement les catégories kantiennes de la modalité (ou celles de la dialectique spéculative hégélienne). Chapitre I, « La conception devient possible ». Chapitre II, « La conception devient réelle ». Chapitre III, « La conception devient nécessaire ».

2. T. II, Vrin, p. 278 et p. 338.

3. *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, Garnier-Flammarion, t. I, p. 109.

elle ne situe pas seulement Socrate à l'intérieur d'une époque historique mais dans une position dialectique bien précise. En inscrivant sa mort à l'intérieur d'une série héroïque, d'une constellation de héros typiquement hégéliens (« En tant qu'homme d'État, c'est Périclès qui est l'individualité plastique la plus haute, et autour de lui, semblables à des étoiles, se trouvent Sophocle, Thucydide, Socrate, etc. », *op. cit.*, p. 283), elle dépouille Socrate de sa mort empirique, de la singularité de cette mort. Elle la « relève ».

■ Avec Socrate, nous ne sortons pas de la fiction. Pas seulement parce que, de façon générale, il n'y a pas de « faits », pas de lecture d'un philosophe qui ne soit une interprétation symptomatique du type de forces qui s'en empare. Le « cas » de Socrate n'est pas identique à celui des autres philosophes, pas même à celui des « présocratiques » dont les restes fragmentaires ont facilité toutes les réappropriations, les mésinterprétations; par exemple celles des métaphysiciens qui, érigeant Socrate en figure de maître, en ont fait l'étalon de mesure de ses prédécesseurs – « les présocratiques » – réduits désormais à l'état d'enfants balbutiant une vérité obscure et inarticulée, ou encore à celui de soldats insuffisamment exercés ayant besoin d'être « relevés » par des successeurs plus adultes, plus éclairés, mieux exercés ¹.

■ De Socrate, le roman philosophique a été encore plus aisé, voire nécessaire, puisque Socrate n'a rien écrit, on le sait. Ou plutôt, on le croit, et ce n'est peut-être pas si simple qu'on le pense : une lettre attribuée à Platon ne déclare-t-elle pas que c'est Socrate qui aurait écrit, sinon toute l'œuvre signée du nom de Platon, du moins certains de ses textes ²? Lettre qui fait jubiler Jacques Derrida ³ médusé par la « scène d'Oxford », cette scène d'écriture peinte de façon géniale

1. Cf. S. Kofman, *Quatre romans analytiques* (Galilée), chap. « Aristote et les "présocratiques" », *Nietzsche et la scène philosophique* (Galilée), chap. « Le complot contre la philosophie », et « Nietzsche et l'obscurité d'Héraclite », *Furor*, n° 15.

2. « La plus grande sauvegarde, c'est de ne pas écrire, mais d'apprendre par cœur, car il est impossible d'empêcher ce qui est écrit de tomber dans le domaine public. Voilà pourquoi je n'ai jamais rien écrit moi, sur ces questions; de Platon, il n'y a aucun traité les concernant et il n'y en aura pas non plus. Ceux qu'on lui attribue maintenant sont de Socrate, lorsqu'il était jeune et beau. » (Platon, *Lettre II*, Garnier-Flammarion, p. 91-92.)

3. *La Carte postale, de Socrate à Freud et au-delà* (Flammarion). Cf. p. 65 et sq.

par Matthew Paris en frontispice d'un *fortune-telling book* du XIII^e siècle, reproduite sur une carte postale que vous pouvez trouver à la Bodleian Library d'Oxford : elle semble représenter Socrate tel que le décrit Platon dans cette *Seconde Lettre*, jeune, beau et grand, en train d'écrire, tandis que Platon se trouve figuré derrière lui, tout petit, tel Aristodème, le bon disciple, le bon double que Platon dans *Le Banquet* désigne comme Aristodème *le petit*. Cette *Lettre* de Platon (et aussi *la Septième* considérée comme plus authentique ¹), la carte postale de Matthew Paris, littéralement « renversante », et surtout *La carte postale* de Derrida compliquent singulièrement l'affirmation un peu simpliste que l'on trouve même sous la plume d'un de ses interprètes les plus subtils, Nietzsche : « Socrate, celui qui n'écrit pas », dit-il; disent-ils tous, hormis Derrida; ils croient tous que Socrate vient avant Platon, qui écrirait, lui, sous sa dictée ². La carte postale du XIII^e siècle soumise à une « spéculation délirante ³ », à une analyse infinie, « renverse tout. Elle allégorise (...) l'insu catastrophique de l'ordre. On commence enfin à ne plus comprendre ce que veut dire venir, venir avant, venir après, prévenir, revenir (...), écrire son testament, dicter, parler, écrire sous la dictée, etc. » (p. 26). Derrida, fasciné, multiplie les hypothèses de lecture. Il s'amuse follement, en arrêt devant les « bobines » des deux compères (qu'il fait communiquer, par carte postale, avec la bobine du petit-fils de Freud) à affoler le lecteur, à renverser catastrophiquement, d'une lettre fictive à l'autre, les interprétations, à faire proliférer à l'infini l'invention que rien ne saurait en droit bloquer, qu'aucune « pseudo-vérité » apportée par un spécialiste d'une compétence soi-disant éprouvée ne saurait arrêter car il n'y a pas de « vérité » en peinture. Dans son mutisme étrange, celle-ci, qui ne peut ni interroger ni répondre, déjà

1. « Là-dessus, en tout cas, de moi du moins, il n'y a aucun ouvrage écrit, et il n'y en aura même jamais, car il s'agit là d'un savoir qui ne peut absolument pas être formulé de la même façon que les autres savoirs (...). Pourtant, il y a au moins une chose que je sais bien, c'est que, par écrit ou oralement, c'est moi qui aurais le mieux exposé la chose (...). Il est une doctrine vraie qui condamne celui qui ose écrire la moindre chose de ce genre. »

2. Cf. *La carte postale...*, *op. cit.*, p. 25.

3. Ces termes sont de Derrida. Ils font communiquer les *Envois avec Spéculer, sur Freud* et la « spéculation » de Derrida sur Socrate/Platon avec celle de Freud sur les pulsions de mort dans *Au-delà du principe de plaisir*.

Platon le faisait remarquer, suscite un discours infini qui ne prétend pas livrer sur le couple le plus célèbre de l'histoire de la philosophie et son énigme le dernier mot : qui est devant, qui derrière, qui dicte, qui écrit, qui mène la barque et tient le gouvernail, qui engrosse l'autre, quel est dans ce couple insolite l'homme, lequel la femme? Autant de questions, parmi d'autres, qui, dans leur alternative trop tranchante et trop simpliste, *doivent* rester sans réponse, n'être soulevées que pour tourner en dérision toutes les oppositions métaphysiques et tout discours dogmatique arrêté.

Socrate n'a(urait) donc pas écrit, soulignent-ils tous, médusés. Et cette absence d'écriture, parmi toutes ses bizarreries plus ou moins pathologiques, selon Hegel et Nietzsche (sa laideur monstrueuse, son immobilité extatique, sa voix démonique), peut-être la plus bizarre, la plus excitante, les pousse, quant à eux, à écrire. Lui qui, si l'on en croit le *Théétète* de Platon, déclarait être stérile, être incapable de concevoir – sachant une seule chose : qu'il ne savait rien et n'était, comme sa mère Phénarète l'était des corps, qu'un simple accoucheur d'esprits (telle était sa mission divine) –, a fait naître sur sa vie, sa mort les conceptions les plus diverses, une littérature immense¹. Pour les uns, Socrate a vécu et est mort en sage (c'est là, entre autres, une des lectures de Nietzsche²), victime, tel le Christ – figure à laquelle c'est un lieu commun d'école de le comparer³ –, d'une condamnation injuste. Pour d'autres (Hegel), Socrate n'est ni un sage ni un saint mais un héros tragique : sa condamnation a été à la fois juste et injuste; cependant il est tout aussi légitime de représenter le personnage sur une scène tragique⁴ que de le tourner en dérision,

1. Francis Wolff, dans son *Socrate* (P.U.F.), note que, dans les années cinquante, on relevait plus de 16 000 travaux académiques sur « le problème de Socrate ».

2. Cf. *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs* et, ici même, notre chapitre sur Nietzsche.

3. Cf., entre autres, Kierkegaard, *Le Concept d'ironie...*, *op. cit.*

4. C'est ce qu'a fait Voltaire. Rappelons que Socrate, selon Diogène Laërce, aurait été plus qu'un héros, un auteur tragique, et qu'il aurait collaboré avec Euripide. Ainsi Mnésimaque écrit : « Les Troyennes sont la nouvelle pièce d'Euripide (...) dont Socrate a fait la charpente. » Il parle encore d'« Euripide cheville par Socrate » et Diogène Laërce rappelle ces vers des *Nuées* : « Celui qui a fait pour Euripide ces tragédies pleines de babillages, ces sages tragédies, le voici. » On sait tout l'usage que Nietzsche, dans *La Naissance de la tragédie*, fera de ce Socrate inspireur d'Euripide.

comme l'ont fait *Les Nuées* d'Aristophane, sur une scène comique¹. Pour d'autres encore, interprétation vulgaire et plate, celle de Xénophon, qui « inspire » pourtant à sa manière le Nietzsche du *Crépuscule des idoles*, Socrate est mort tout simplement parce qu'il en avait assez de la vie, cette maladie (le « dernier mot » de Socrate, « ô Criton, je dois un coq à Esculape », étant pour Nietzsche un mot en trop, accablant, « ridicule et terrible », symptomatique du pessimisme de celui qui, masqué, avait vécu joyeux aux yeux de tous comme un soldat²). Accepter d'être condamné, cela n'a, dans ces conditions, rien d'héroïque; c'est s'épargner, dit Xénophon, les maux que réserve à tous la vieillesse : *économie du sacrifice*. Enfin, autre hypothèse, celle de Kierkegaard, Socrate, l'ironiste, est mort par ironie... Pour rien.

Or on ne saurait trancher en faveur d'une de ces interprétations, conception réelle et nécessaire, en recourant, par-delà les réappropriations fictives, sinon aux textes mêmes de Socrate inexistant, du moins aux sources qui transmettraient, elles, fidèlement et en toute clarté, la pensée du philosophe. D'une part, en effet, à supposer que les « paroles vivantes » aient été transcrites sans trahison (l'on verra comment Platon dans *Le Banquet* met en scène la fiction d'une tradition soi-disant fidèle), comme tout langage elles sont écrites,

1. Diogène Laërce cite, outre Aristophane, Arcepsias, auteur de l'ancienne comédie, qui aurait également porté Socrate sur scène. Il cite, entre autres, ces vers :

– Socrate, toi le meilleur et le plus vain des hommes,
Te voilà donc avec nous. Certes tu es endurant,
Mais pourquoi n'as-tu mis qu'un manteau de laine?
– C'est que j'ai dit du mal des bourreliers.
– Quel terrible homme! Même mourant de faim,
il n'a jamais pu flatter.

Cf. *Vies, doctrines et sentences...*, *op. cit.*, p. 112.

Il existe également un opéra bouffe intitulé *Le Socrate imaginaire* de Giovanni Paisiello (1740-1811) avec un livret de F. Gabiani et G. Lorenzi, représenté à Naples en 1795. Nous devons cette information à un inédit de Françoise Metz, *Caractéristique de Socrate (à partir de Schlegel)*, Strasbourg.

Socrate aura donc inspiré les genres les plus divers. *Le Banquet* de Platon déjà met en scène un Socrate à la fois tragique et comique, en fait le héros d'un drame satyrique joué par Alcibiade. Cf. *supra*.

Notons enfin que Rousseau en fait un prophète de la religion naturelle.

2. Cf. *Le Gai Savoir*, § 340 : Socrate mourant.